

MSVQ Goffman

**Erving Goffman, La mise en scène de la vie quotidienne, 1. La présentation de soi
Les éditions de Minuit, 1973.**

chapitre 3 (pp. 105-135) les régions et le comportement régional

On peut définir une région comme tout lieu borné par des obstacles à la perception, ceux-ci pouvant être de différente nature : ainsi, par exemple, des vitres épaisses, comme dans les salles de régie des studios radiophoniques, favorisent l'isolation acoustique d'une région à défaut de son isolation optique, tandis que des cloisons à mi-hauteur isolent d'une façon inverse.

Dans la société anglo-américaine, qui est relativement fermée, il est d'usage de ne donner une représentation que dans une région strictement délimitée, à laquelle s'ajoutent le plus souvent des limites temporelles. L'impression produite par la représentation et sa signification tendent à saturer la région et le temps qui lui sont consacrés, de sorte que toutes les personnes situées aux différents endroits de cet espace-temps sont à même d'observer la représentation et d'être guidées par la définition de la situation qu'elle fournit¹. La plupart du temps, une représentation ne comporte qu'un seul foyer d'attention visuelle pour l'acteur et pour le public, comme lorsque, par exemple, on prononce un discours politique dans une salle ou lorsqu'un malade parle à un médecin dans le cabinet de consultation de ce dernier. Cependant, il arrive qu'une représentation soit constituée de noyaux distincts ou de groupes d'interaction verbale. Par exemple, dans un cocktail, se forment plusieurs sous-groupes de conversation qui changent constamment de volume et de composition. De même, dans un magasin, on observe plusieurs foyers d'interaction verbale, composés chacun d'un couple vendeur-client.

Si l'on se donne comme point de référence une représentation particulière, il est commode d'utiliser l'expression « région antérieure » pour désigner le lieu où se déroule la représentation. L'appareillage symbolique installé en ce lieu a déjà été défini comme cette partie de la façade que l'on appelle le « décor ». Comme on le verra, il semble que l'on joue certains aspects d'une représentation non pas pour le public, mais pour la région antérieure. On peut considérer la représentation dans une région antérieure comme un effort pour donner l'impression que l'activité déployée dans cette région maintient et concrétise certaines normes que l'on peut répartir en deux grandes catégories. La première concerne la façon dont l'acteur traite le public pendant sa conversation avec lui ou pendant ces échanges de gestes qui sont le substitut de la parole. On considère parfois ces normes comme une affaire de politesse. La seconde catégorie de normes concerne la façon dont l'acteur se comporte pendant qu'il se trouve dans le champ visuel ou auditif du public sans pour autant être nécessairement en conversation avec lui. On utilisera le terme de « bienséance » pour désigner ce second groupe de normes, encore qu'il faille donner quelques explications et précisions pour en justifier l'usage.

¹ Dans un rapport sur la méthodologie de la recherche, H. F. Wright et R. G. Barker, sous le titre de « décor comportemental », exposent de façon très précise les différents cas où l'on finit par associer à des lieux déterminés certaines attentes relatives au comportement. Voir Herbert F. Wright et Roger G. Barker, *Methods in Psychological Ecology*, Topeka, Kansas, Ray's Printing Service, 1950.

Quand on considère les exigences de la bienséance dans une région, exigences qui sont sans rapport avec le traitement d'autrui dans la conversation, on tend à les subsumer sous deux catégories : les normes morales et les normes instrumentales. Les normes morales constituent des fins en elles-mêmes et renvoient aux règles de non-ingérence dans les affaires d'autrui et de respect de la personne physique (règles relatives aux convenances sexuelles, au respect des lieux saints, etc.). Les normes instrumentales ne sont pas des fins en elles-mêmes et renvoient probablement à des devoirs comme ceux qu'un employeur pourrait exiger de ses employés - prendre soin du matériel, maintenir les cadences de travail, etc. Le terme de bienséance devrait sans doute recouvrir uniquement les normes morales et il serait nécessaire d'utiliser un autre terme pour désigner les normes instrumentales. Toutefois, quand on examine l'ordre maintenu dans une région donnée, on constate que ces deux types d'exigences semblent toucher à peu près de la même façon la personne qui doit y répondre, et que l'on avance des raisons ou des rationalisations à la fois morales et instrumentales pour justifier la plupart des normes que l'on doit observer. Du moment qu'il y a des sanctions et quelqu'un chargé de les appliquer pour maintenir la norme, peu importe le plus souvent à l'acteur si la norme se justifie principalement par des raisons instrumentales ou par des raisons morales et si on lui demande ou non de l'intérioriser.

La partie de la façade personnelle que l'on a appelée la « manière » est importante du point de vue de la politesse tandis que la partie appelée l' « apparence », l'est du point de vue de la bienséance. On peut aussi remarquer que, tandis qu'un comportement bienséant peut prendre la forme d'une manifestation de respect pour la région et le cadre dans lesquels on se trouve, cette manifestation de respect peut évidemment être motivée par le désir d'impressionner favorablement le public, ou d'éviter des sanctions, etc. Enfin, d'un point de vue écologique, les exigences de la bienséance sont plus uniformément présentes que ne le sont les exigences de la politesse, un public donné pouvant soumettre, par exemple, une région antérieure tout entière à un examen continu pour ce qui est de la bienséance; mais, pendant qu'il procède à cet examen, il est possible qu'aucun acteur ou seulement quelques-uns d'entre eux soient obligés de parler avec le public et par conséquent de lui témoigner de la politesse. Les acteurs peuvent cesser de s'exprimer explicitement mais ils ne peuvent cesser de s'exprimer indirectement. Dans l'étude des organisations sociales, il importe de décrire les normes de bienséance prédominantes ; c'est là quelque chose de difficile, parce que les informateurs et les chercheurs ont tendance à considérer un grand nombre de ces normes comme allant de soi, jusqu'au moment où un accident, une crise, ou une circonstance particulière se produit. Il est bien connu, par exemple, que des bureaux d'affaires différents ont des normes différentes en ce qui concerne les conversations personnelles entre employés; mais c'est seulement lorsque, par hasard, on étudie un bureau utilisant comme employés un assez grand nombre de réfugiés étrangers que l'on se rend compte tout à coup que la permission d'échanger des propos avec les collègues ne se confond pas nécessairement avec la permission d'avoir une conversation personnelle en langue étrangère². On a coutume de croire que les règles de bienséance qui prévalent dans des établissements consacrés, tels que les églises, sont très différentes de celles qui prévalent dans les lieux de travail ordinaires. Il ne faudrait pas en conclure que les normes en vigueur dans les lieux saints sont plus nombreuses et plus strictes que celles que l'on trouve dans les lieux de travail. S'il peut être permis à une femme, lorsqu'elle se trouve dans une église, de s'asseoir, de rêvasser et même de somnoler, elle peut être tenue en qualité de vendeuse dans un magasin de mode, de rester debout, toujours en éveil, de s'abstenir de mâcher du chewing-gum, de garder en permanence le sourire aux lèvres, même lorsqu'elle ne parle à personne, et de porter des vêtements au-dessus de ses moyens. Une des formes de

² Voir Edward Gross, *op. cit.*, p. 186.

bienséance étudiée dans les organisations sociales, est celle que l'on appelle le « semblant-de-travail ». Il est établi que, dans beaucoup d'établissements, les ouvriers sont tenus non seulement de fournir une certaine quantité de travail dans un certain laps de temps, mais encore de donner l'impression, quand on les appelle, qu'ils sont en plein travail :

« C'était amusant d'observer la transformation soudaine chaque fois que la nouvelle circulait de la présence du contremaître sur le bateau ou dans l'atelier, ou du passage d'un ingénieur en chef. Les chefs d'équipe se précipitaient vers leurs hommes et leur faisaient déployer une activité spectaculaire. « Qu'il ne vous attrape pas à rester assis », c'était l'avertissement qu'on entendait partout, et là où on n'avait aucun travail précis en train, on s'affairait à courber et tarauder un tuyau, ou bien on soumettait à un nouvel et inutile serrage un boulon déjà solidement fixé. C'était là l'hommage officiel invariablement rendu à une inspection du patron, et son protocole était aussi familier aux deux parties que le protocole entourant la tournée d'inspection d'un général à cinq étoiles. Négliger le moindre détail de ce spectacle trompeur et creux eût été considéré comme la marque d'un singulier manque de respect³. »

De même on peut lire à propos d'un service hospitalier :

« Dès le premier jour de son travail dans le service, les autres surveillants avertirent très explicitement leur collègue de ne pas se « faire prendre » à frapper un malade, de faire semblant d'être occupé lorsque la directrice du service faisait sa ronde et de ne pas lui parler à moins qu'elle ne vous parlât d'abord. On a remarqué que certains surveillants guettent son arrivée et avertissent leurs collègues afin que personne ne se fasse prendre en train de commettre des actes répréhensibles. Certains surveillants gardent une tâche en réserve pour le moment où le chef de service sera là, afin d'être occupés alors et de ne pas recevoir de tâches supplémentaires. Chez la plupart des surveillants, le changement n'est pas aussi visible, car il dépend en grande partie de la personnalité de chacun d'eux, du chef de service et de la situation dans le service. Cependant chez presque tous les surveillants on peut observer un changement dans le comportement lorsqu'un fonctionnaire d'autorité, comme un chef de service, est présent. On ne bafoue pas ouvertement les prescriptions et les règlements...⁴. »

De l'examen du semblant-de-travail on passe facilement à l'examen d'autres normes de travail dont il faut conserver les apparences, telles que la cadence de travail, l'intérêt personnel pour la tâche qu'on accomplit, le souci d'économiser, l'exactitude, etc.⁵. Et de l'examen des normes de travail en général on passe facilement à l'examen d'autres aspects majeurs de la bienséance, morale et instrumentale, dans les lieux de travail, tels que la façon de s'habiller; les limites supportables du bruit; l'interdiction de certaines distractions, certaines complaisances et certaines manifestations affectives. On regarde habituellement le semblant-de-travail, avec d'autres aspects de la bienséance dans les lieux de travail, comme une obligation particulière des gens de basse condition. Toutefois, une approche dramaturgique de la question exige que l'on examine, en même temps que le semblant-de-travail, le problème de la mise en scène de son contraire: le semblant-d'inactivité Ainsi, un ouvrage sur la vie au début du XIX^e siècle dans

³ Katherine Archibald, *Wartime Shipyard*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1947, p. 159.

⁴ R.H. Willoughby, *op. cit.*, p. 43.

⁵ On trouvera chez E. Gross, *op. cit.*, une analyse des principales normes de travail, d'où nous avons tiré les exemples ci-dessus.

la petite bourgeoisie nous apprend que :

« Les gens étaient extrêmement pointilleux sur la question des visites - on se souvient de la visite dans « Le Moulin sur la Floss ». On devait rendre visite à intervalles réguliers, de sorte qu'il était possible pratiquement de savoir quel jour elle aurait lieu. C'était un rituel qui comportait une grande part de cérémonie et de faux-semblant. Personne, par exemple, ne devait se laisser surprendre occupé à un quelconque travail. Il y avait une fiction dans les bonnes familles selon laquelle les dames de la maison ne faisaient jamais rien de sérieux ou d'utile après le déjeuner; l'après-midi était censé être consacré soit à la promenade soit à des visites, soit à un élégant farniente à la maison. C'est pourquoi, si les femmes étaient à ce moment-là occupées à un travail utile, elle le fourraient sous le canapé, et prétendaient être en train de lire un livre, ou de peindre, ou de tricoter, ou de bavarder sur un sujet agréable et à la mode. Pourquoi elles se lançaient dans cette comédie compliquée, je n'en ai pas la moindre idée, parce que tout le monde savait bien que chaque femme de la maison était toujours occupée à confectionner quelque chose, à raccommoder, à retailer, à faufiler, à poser des pièces, à garnir, à transformer et à arranger. Comment croyez-vous que les filles du notaire pouvaient donner un aussi pimpant spectacle le dimanche si elles n'étaient pas assez habiles pour se confectionner une foule de choses ? Tout le monde le savait, bien sûr, mais ce qu'on ne peut comprendre aujourd'hui c'est pourquoi ces filles ne l'avaient pas immédiatement. Peut-être soupçonnaient-elles ou espéraient-elles vaguement, ou faisaient-elles le rêve insensé qu'une réputation de parasitisme distingué leur permettrait de passer de l'autre côté de la barrière au bal du comté et de se mêler à l'aristocratie locale⁶. »

On voit bien que les gens obligés de simuler le travail et ceux qui doivent faire semblant de ne pas travailler, s'ils ne sont probablement pas du même bord se trouvent néanmoins du même côté de la rampe.

On a vu précédemment que, dans une représentation, on accentue l'expression de certains aspects tandis que l'on en dissimule d'autres qui pourraient discréditer l'impression produite. Il est évident que les faits accentués font leur apparition dans ce que l'on a appelé la région antérieure; il devrait être tout aussi évident qu'il peut y avoir une autre région - « région postérieure » ou « coulisse » - où l'on peut observer les faits dissimulés. On peut définir une région postérieure ou coulisse comme un lieu, en rapport avec une représentation donnée, où l'on a toute latitude de contredire sciemment l'impression produite par la représentation. De tels lieux remplissent évidemment plusieurs fonctions caractéristiques. C'est là qu'on met soigneusement au point les moyens de faire exprimer à une représentation quelque chose de plus que ce qu'elle exprime; c'est là qu'on fabrique ouvertement les illusions et les impressions; c'est là qu'on peut emmagasiner les accessoires scéniques et les éléments de la façade personnelle, en y entassant en vrac des répertoires entiers d'actions et de personnages⁷. C'est

⁶ Sir Walter Besant, « Fifty Years Ago », *The Graphic Jubilee Number*, 1887, cité dans James Laver, *Victorian Vista*, Boston, Houghton Mifflin, 1955, p. 147.

⁷ Comme le montre A. Métraux, *op. cit.*, p. 34, même la pratique des cultes vaudous a besoin de semblables facilités: « Toute possession a un côté « théâtral ». Cet aspect se manifeste déjà dans le souci du déguisement. Les chambres du sanctuaire font un peu office de coulisses où les possédés trouvent les accessoires nécessaires. A la différence de l'hystérique, qui révèle ses angoisses et ses désirs au moyen d'un symptôme - mode d'expression personnel - le procédé rituel doit se conformer à l'image classique d'un personnage mythique. »

là qu'on peut cacher des équipements cérémoniels de différentes qualités, tels que différentes sortes d'alcools ou de vêtements, afin que le public ne puisse pas comparer le traitement qu'on lui a accordé avec celui qu'on aurait pu lui accorder. C'est là que l'on installe, à l'écart, des appareils tels que le téléphone, afin de pouvoir s'en servir en « privé ». C'est là que l'on peut examiner minutieusement les costumes et les autres éléments de la façade personnelle pour en rectifier les défauts. C'est là que l'équipe peut faire ses répétitions et éliminer les expressions choquantes alors qu'il n'y a pas de public pour en être offensé ; c'est là qu'on peut éduquer les membres défaillants de l'équipe, ceux qui sont incapables de s'exprimer, ou bien les éliminer de la représentation. C'est là que l'acteur peut se détendre, qu'il peut abandonner sa façade, cesser de réciter un rôle, et dépouiller son personnage. Simone de Beauvoir donne une image très vivante de cette activité de coulisse en décrivant des situations d'où le public masculin est absent :

« Ce qui donne leur valeur à de tels rapports, c'est la vérité qu'ils comportent. Devant l'homme, la femme est toujours en représentation; elle ment en feignant de s'accepter comme l'autre inessentiel, elle ment en dressant devant lui, à travers mimiques, toilettes, paroles concertées, un personnage imaginaire; cette comédie réclame une constante tension ; près de son mari, près de son amant, toute femme pense plus ou moins : « Je ne suis pas moi-même » ; le monde mâle est dur, il a des arêtes tranchantes, les voix y sont trop sonores, les lumières trop crues, les contacts rudes. Après des autres femmes, la femme est derrière le décor; elle fourbit ses armes, elle ne combat pas; elle combine sa toilette, invente un maquillage, prépare ses ruses : elle traîne en pantoufles et en peignoir dans les coulissés avant de monter sur la scène ; elle aime cette atmosphère tiède, douce, détendue... Pour certaines femmes cette intimité frivole et chaude est plus précieuse que la pompe sérieuse des relations avec les hommes⁸. »

Il est très courant que la région postérieure d'une représentation soit située à l'autre extrémité du lieu où l'on donne la représentation, avec une séparation qui l'isole et un passage réservé. Grâce à cette contiguïté de la région antérieure et de la région postérieure, un acteur qui se trouve en façade peut recevoir, pendant que la représentation suit son cours, une aide de la coulisse dans laquelle il peut se réfugier momentanément pour de brèves périodes de repos. En général, la région postérieure est évidemment le lieu où l'acteur peut avoir l'assurance qu'aucun membre du public ne fera intrusion.

Puisque les secrets essentiels d'un spectacle sont visibles dans la région postérieure et puisque les acteurs qui s'y trouvent abandonnent leur personnage, il est naturel de s'attendre à ce que le passage de la région antérieure à la région postérieure soit maintenu fermé aux membres du public, ou encore à ce que la région postérieure tout entière lui soit cachée. C'est là une technique de maîtrise des impressions largement pratiquée. De toute évidence, le contrôle des coulisses joue un rôle important dans le processus de « contrôle du travail » par lequel les acteurs cherchent à se protéger des contraintes du milieu environnant. Si un ouvrier d'usine veut réussir à donner l'impression qu'il travaille avec ardeur toute la journée, il faut qu'il dispose d'un endroit sûr pour cacher le « truc » qui lui permet de produire le travail d'une journée sans avoir à fournir l'effort d'une journée entière de travail⁹. Si on veut laisser aux parents d'un mort l'illusion que le défunt est en réalité plongé dans un profond et paisible sommeil, l'entrepreneur des pompes funèbres doit pouvoir écarter la famille de l'atelier où l'on vide les cadavres, où on les

⁸ Simone de Beauvoir, *op. cit.*, p. 360-61-62.

⁹ Voir Orvis Collins, Melville Dalton et Donald Roy, « Restriction of Output and Social Cleavage in Industry », *Applied Anthropology* (aujourd'hui *Human Organization*), IV, p. 1-14, en particulier p. 9.

bourre d'aromates et où on les maquille en vue de leur ultime représentation¹⁰. Si le personnel d'un hôpital psychiatrique veut donner une bonne impression de l'hôpital aux parents des malades qui viennent en visite, il importe de pouvoir interdire les salles aux visiteurs, surtout les salles des agités, et de les cantonner dans des pièces réservées aux visites, où il est possible d'installer un ameublement relativement élégant et de s'assurer que tous les malades présents sont bien habillés, bien lavés, qu'ils sont traités avec ménagement et qu'ils se tiennent à peu près correctement. De même, dans beaucoup d'entreprises de services, le client doit déposer l'objet qui doit être réparé et partir afin de laisser l'artisan travailler sans témoin. Quand le client revient chercher son auto - ou sa montre, ou son pantalon, ou son poste de radio - on lui présente l'objet en bon état de marche, c'est-à-dire dans un état qui masque la nature et l'importance du travail qu'il a fallu faire, le nombre des erreurs qui ont précédé la mise au point définitive et les autres détails que le client devrait connaître pour pouvoir juger si le prix qu'on lui demande est raisonnable. Le droit pour le personnel de service à écarter le public de la région postérieure est une chose qui va tellement de soi qu'on accorde plus d'attention aux cas où l'on ne peut pas appliquer cette stratégie habituelle qu'aux cas où on le peut. Sous ce rapport, le gérant de station-service américain n'est guère favorisé¹¹. S'il faut effectuer une réparation les clients refusent souvent de laisser leur automobile à la garde de l'établissement durant toute la journée ou jusqu'au lendemain, comme ils le feraient s'ils avaient amené leur auto dans un garage. En outre, lorsque le mécanicien fait des réparations et des réglages, les clients considèrent souvent qu'ils ont le droit de le regarder travailler. S'il veut fournir un service imaginaire et le facturer, il lui faut par conséquent, le fournir en présence de la personne même qu'il veut duper. Non seulement les clients méconnaissent le droit du personnel de la station à disposer de sa propre région postérieure, mais considèrent le plus souvent la station tout entière comme une espèce de ville ouverte réservée aux hommes, comme un endroit dans lequel on peut exiger tous les privilèges de la coulisse parce qu'on court le risque de salir ses vêtements. Les automobilistes masculins peuvent ainsi déambuler à travers la station, repousser leur chapeau en arrière, cracher, proférer des jurons et demander au personnel de la station des services ou des renseignements gratuits pour la route. Entrant partout sans se gêner, ils font familièrement usage des toilettes, des outils, du téléphone, du bureau, et vont chercher dans le magasin les fournitures dont ils ont besoin¹². Afin d'éviter les feux de signalisation, les

¹⁰ M. Habenstein a déclaré au cours d'un séminaire que, dans certains Etats, l'entrepreneur de pompes funèbres a légalement le droit d'empêcher les parents du mort de pénétrer dans l'atelier où l'on prépare le cadavre. Vraisemblablement, la vue de ce qu'il faut faire aux morts pour leur donner un aspect attrayant, serait trop pénible pour des non-professionnels et tout particulièrement pour les parents du défunt. M. Habenstein déclare aussi que la famille peut elle-même désirer qu'on l'empêche de pénétrer dans l'atelier parce qu'elle redoute sa propre curiosité morbide.

¹¹ Les développements qui suivent sont empruntés à une étude de la *Social Researb, Inc.*, portant sur deux cents gérants de petites entreprises.

¹² Le gérant d'un garage m'a rapporté la scène suivante: elle concerne un client qui était entré dans le magasin pour prendre de lui-même un joint de culasse et qui le présentait au gérant, de derrière le comptoir: « Combien? » - « Monsieur, où êtes-vous entré et qu'est-ce qui se passerait si vous passiez derrière le comptoir d'une banque pour prendre une liasse de billets et l'apporter au caissier? » - « Mais ce n'est pas une banque ici. » - « Eh bien, ça, c'est ma liasse de billets. Maintenant, que désirez-vous, Monsieur ? » - « Si vous prenez la chose comme ça, d'accord. C'est votre droit. Je désire un joint pour une Anglia 1951. » - « Vous avez pris un joint pour le modèle 1954. » Bien que l'anecdote du gérant ne reproduise peut-être pas fidèlement

automobilistes coupent à travers la station, sans se soucier des droits de propriété du gérant. Le *Shetland Hotel* fournit un autre exemple des problèmes que les employés rencontrent lorsqu'ils ont un contrôle insuffisant de leurs coulisses. Dans la cuisine de l'hôtel, où l'on préparait la nourriture des clients et où le personnel prenait ses repas et passait la journée, la culture paysanne tendait à prédominer. Il n'est pas inutile d'évoquer ici certaines particularités de cette culture. Dans la cuisine, les relations entre employeur et employé étaient celles en vigueur chez les fermiers. On faisait un usage réciproque des prénoms, quoique le laveur de vaisselle eût quatorze ans et le propriétaire plus de trente ans. Le couple des propriétaires et les employés mangeaient ensemble et prenaient une part à peu près égale aux bavardages et aux propos de table. Quand les propriétaires réunissaient sans cérémonie dans la cuisine des amis et des parents, les employés participaient à la réunion. Ce type d'intimité et d'égalité entre la direction et les employés était incompatible avec les apparences que les deux parties devaient maintenir en présence des clients, parce qu'il était incompatible avec l'idée que les clients se faisaient de la distance sociale qui devait s'établir entre les responsables avec lesquels ils avaient correspondu pour organiser leur séjour à l'hôtel, et les porteurs et les servantes qui montaient leurs bagages, ciraient leurs chaussures chaque soir et vidaient leurs pots de chambre. De même, dans la cuisine de l'hôtel, on se nourrissait conformément aux mœurs alimentaires de l'île. La viande, quand il y en avait, était en général bouillie. Le poisson qui constituait une nourriture plus habituelle était bouilli ou salé. Les pommes de terre, plat inévitable dans le seul grand repas de la journée, étaient presque toujours bouillies en robe des champs et mangées comme on le faisait dans l'île : chaque convive prenait directement dans le plat central une pomme de terre, la piquait au bout de sa fourchette et la pelait avec son couteau en empilant soigneusement les épluchures à côté de son assiette pour les ramasser avec son couteau une fois le repas terminé. La toile cirée faisait office de nappe sur la table. Presque chaque repas commençait par un bol de soupe qui servait le plus souvent d'assiette pour les plats suivants. (C'était là un usage commode, puisque de toute façon les aliments étaient pour la plupart bouillis.) On empoignait parfois fourchettes et couteaux à pleines mains et on servait le thé dans des tasses sans soucoupes. Bien que l'alimentation dans l'île semblât à bien des égards suffisante et bien que la tenue à table pût être pleine de délicatesse et de tact – et elle l'était souvent en effet –, les habitants de l'île se rendaient bien compte que la façon de se nourrir, dans son ensemble, non seulement était différente du modèle bourgeois britannique mais encore constituait une sorte de violation de ce modèle. Cette différence était sans doute plus manifeste lorsque la nourriture servie aux clients était également servie dans la cuisine. (Cela arrivait de temps à autre, mais cela n'était guère fréquent parce que le personnel préférait souvent la nourriture de l'île à celle qu'on servait aux clients). Dans ces occasions, on préparait à la mode de l'île la partie de la nourriture destinée à la cuisine, en accordant plus de soins au plat commun qu'aux préférences individuelles. On servait souvent à la cuisine les restes d'un rôti ou d'une fournée de tartes – la même nourriture que celle qui était servie aux clients, mais elle était accommodée d'une façon légèrement différente, en conformité avec les normes culinaires de l'île. Et si, à l'essai, on estimait qu'un pudding fait de pain et de gâteau rassis n'était pas assez bon pour les clients, on le mangeait à la cuisine. De même, certaines manières paysannes de s'habiller ou de se tenir tendaient à s'instaurer dans la cuisine. Ainsi par exemple le gérant suivait parfois la coutume locale et gardait son chapeau sur la tête ; les garçons de la plonge prenaient le seau à charbon comme cible pour y expédier des crachats bien ajustés et les femmes du personnel, pour se reposer, s'asseyaient dans des poses peu convenables. Outre ces différences culturelles, il y avait d'autres causes d'opposition entre les usages de la cuisine et ceux du salon, car certaines normes du service, explicitement ou implicitement

les mots et les gestes qui furent réellement échangés, elle nous apprend néanmoins quelque chose de crédible sur la situation et sur ce qu'il en pensait.

appliquées en présence des clients, ne rencontraient pas une totale adhésion dans la cuisine. Dans l'arrière cuisine, ne moisissure se formait parfois sur une soupe qu'on n'avait pas encore servie; sur le fourneau, des chaussettes humides séchaient sur la chaudière - c'était une pratique normale dans l'île. Lorsque les clients demandaient du thé fraîchement infusé, on le préparait dans un pot dont le fond était incrusté de feuilles de thé vieilles de plusieurs semaines. On préparait les harengs frais en les fendant et en nettoyant l'intérieur avec un morceau de journal. On refaçonnait des pains de beurre ramollis, déformés et partiellement consommés durant leur séjour dans la salle à manger, pour leur redonner l'apparence de la fraîcheur, et on les remettait en circulation. Lorsque les puddings étaient de trop bonne qualité pour être consommés à la cuisine, on y faisait des prélèvements d'un doigt énergique avant de les servir aux clients. Pendant le coup de feu, à l'heure du repas, on se bornait à vider et à essuyer sans les rincer, les verres déjà utilisés, ce qui permettait de les remettre rapidement en service¹³. Etant donné les multiples contradictions entre l'activité de la cuisine et l'impression que l'on voulait produire en présence de la clientèle, on comprend que les portes de la cuisine donnant accès aux autres parties de l'hôtel constituaient une cause permanente de friction dans l'organisation du travail. En effet les servantes voulaient laisser les portes ouvertes pour faciliter les allées et venues avec leurs plateaux, pour pouvoir s'informer si les clients étaient disposés ou non à se faire servir et pour rester le plus possible en contact avec eux. Du fait qu'elles jouaient un rôle de domestique devant les clients, les servantes pensaient qu'elles n'avaient rien à perdre à se laisser observer dans leur propre milieu par ceux qui jetaient un regard dans la cuisine en passant devant les portes ouvertes. Les patrons, au contraire, voulaient laisser la porte fermée, afin que la découverte de leur comportement dans la cuisine ne vînt pas discréditer le rôle de bourgeois que les clients leur attribuaient. Il ne se passait guère de jour que ces portes ne fussent alternativement ouvertes et refermées par de furieuses poussées. Une porte à va-et-vient du type de celles qu'on utilise dans les restaurants modernes ou encore une petite ouverture vitrée dans la porte, qui aurait pu faire office de judas - un procédé de théâtre utilisé par beaucoup de petits commerces - auraient en partie résolu ce problème de mise en scène. La radio et la télévision fournissent un autre exemple des problèmes posés par le contrôle des coulisses. La région postérieure peut se définir ici comme l'ensemble des endroits sur lesquels la caméra n'est pas braquée à un moment donné, ou qui sont hors de portée des micros branchés « en direct ». C'est ainsi qu'un présentateur peut tenir le produit de l'annonceur à bout de bras en face de la caméra, tout en se bouchant le nez avec son autre main, son visage étant hors du champ, en manière de plaisanterie à l'intention de ses coéquipiers. Les professionnels de la radio nous fournissent beaucoup d'exemples en racontant comment des gens qui croyaient être dans les coulisses étaient en fait à l'antenne et comment leur comportement de coulisse discréditait la définition de la situation qu'ils maintenaient à l'antenne. Pour des raisons techniques, les murs derrière lesquels les gens des studios doivent se cacher sont donc fragiles et perfides, puisqu'ils peuvent s'écrouler lorsqu'on pousse un interrupteur ou qu'on fait pivoter une caméra. Les artistes de la radio et de la télévision doivent s'accommoder de ces aléas de la mise en scène. On trouve un exemple assez voisin dans l'architecture de certaines habitations de type ordinaire. En effet, des murs qui sont en réalité de minces cloisons séparent visuellement les appartements, mais peuvent laisser retentir l'activité de façade et de coulisse d'une famille dans l'appartement voisin. Aussi les chercheurs

¹³ On ne saurait regarder comme des cas-limites ces exemples de contradiction entre les normes réelles et les normes apparentes. L'observation attentive des coulisses de n'importe quel intérieur bourgeois, dans une ville occidentale, risquerait de révéler des contradictions aussi grandes entre la réalité et l'apparence. Et il ne fait pas de doute que, partout où il y a activité commerciale, à un degré ou à un autre, les contradictions sont bien souvent encore plus grandes.

britanniques utilisent-ils la notion de « mur mitoyen » et décrivent-ils ses conséquences en ces termes :

« Les habitants de l'immeuble sont mis au courant de ce qui se passe chez le voisin par nombre de bruits, depuis les vociférations habituelles des fêtes anniversaires jusqu'au bruit du train-train quotidien. Les informateurs mentionnent la radio, les pleurs de bébé la nuit, la toux, les souliers qu'on laisse tomber sur le parquet quand on se déshabille, la galopade des enfants dans l'escalier ou sur le parquet de la chambre à coucher, les gammes au piano, et les éclats de rire ou la conversation à voix haute. Dans la chambre conjugale, les bruits provenant de chez les voisins peuvent choquer: « On peut même les entendre se servir du pot; c'est vous dire à quel point. C'est atroce ». Ou bien les bruits peuvent déranger: « Je les entends se chamailler au lit; l'un veut lire et l'autre veut dormir. C'est gênant d'entendre des bruits au lit, aussi j'ai tourné mon lit dans l'autre sens. » [...] « J'aime lire au lit et j'ai l'ouïe fine, aussi ça me dérange de les entendre parler»; ou bien les bruits peuvent avoir un effet d'inhibition: « On les entend parfois dire des choses plutôt intimes, comme par exemple un homme dire à sa femme qu'elle a les pieds froids. Ça vous fait penser que *vous-même* vous ne devriez dire les choses intimes qu'à voix basse », et « ça donne réellement un sentiment de contrainte, comme si on devait marcher sur la pointe des pieds dans sa chambre le soir¹⁴. »

Dans cet exemple, des voisins qui se connaissent peut-être à peine, sont dans une situation gênante dans la mesure où ils savent que chacun est trop bien informé au sujet des autres. Un dernier exemple met en lumière les problèmes qui se présentent à un personnage haut placé. Certaines personnes deviennent tellement sacrées qu'elles ne peuvent plus faire d'autre apparition convenable qu'au milieu de leur suite, au centre d'une cérémonie; on peut trouver déplacé qu'elles se montrent aux autres dans un autre contexte, de même qu'on peut penser que ces apparitions sans cérémonie discréditent les attributs magiques qu'on leur prête. C'est pourquoi on doit interdire aux membres du public tous les endroits où le haut personnage est susceptible de se détendre ; et, si le lieu propice à la détente est vaste, comme c'était le cas pour l'empereur de Chine au XIX^e siècle, ou encore si on ne sait pas très bien où se trouvera le haut personnage, les problèmes de transgression et d'offense deviennent considérables. Par exemple, la reine Victoria imposa comme règle que toute personne la voyant arriver dans sa voiture lorsqu'elle circulait dans le parc du palais royal devait tourner la tête ou marcher dans une autre direction ; c'est pourquoi d'éminents hommes politiques étaient parfois obligés de sacrifier leur propre dignité et de bondir derrière les bosquets lorsque la reine arrivait à l'improviste¹⁵.

Pour extrêmes que soient ces exemples, tout donne à penser qu'il n'existe pas d'organisation dans laquelle il ne se pose pas de problèmes liés au contrôle des coulisses. Les régions du travail et de la distraction constituent deux zones propres au contrôle des coulisses. Une autre zone résulte de la tendance, très largement répandue dans notre société qui consiste à donner aux acteurs le contrôle du lieu dans lequel ils sont occupés à satisfaire ce que l'on appelle des besoins biologiques. Dans notre société, la défécation implique une activité individuelle qui est définie comme incompatible avec les normes de propreté et de pureté exprimées dans un grand nombre de nos représentations. Une telle activité oblige aussi l'individu à défaire ses vêtements et à « sortir du jeu », c'est-à-dire à laisser tomber le masque expressif qu'il utilise dans

¹⁴ Leo Kuper, « Blueprint for Living Together », in Loo Kuper *et al.*, *Living in Towns*, Londres, The Gresset Press, 1953, p. 14-15.

¹⁵ F. Ponsonby, *op. cit.*, p. 32.

l'interaction face à face. Il lui serait difficile, dans ces conditions, de rajuster sa façade personnelle au cas où la nécessité d'entrer en interaction se présenterait soudainement. Peut-être est-ce là une des raisons pour lesquelles, dans notre société, les portes des toilettes sont munies de verrous. Quand on dort dans son lit, on est également immobilisé, du point de vue de l'expression, et on n'est pas capable d'adopter une position appropriée à une interaction, ni pendant un certain temps après s'être réveillé, de donner à son visage une expression affable; d'où la tendance à séparer la chambre à coucher de la partie active de la maison. L'utilité de cette séparation est renforcée par le fait que c'est en général dans les chambres à coucher que se déroule l'activité sexuelle, forme d'interaction qui rend elle aussi ses acteurs incapables d'entrer immédiatement dans une autre interaction.

L'un des moments les plus intéressants pour observer le processus de maîtrise des impressions est celui où un acteur quitte la région postérieure et entre dans le lieu où il doit rencontrer le public, ou bien le moment où il revient de ce lieu, car c'est dans ces moments-là qu'on a les chances maximum de voir l'acteur prendre un masque ou bien l'ôter. George Orwell, parlant des garçons de restaurant et se plaçant du point de vue des coulisses qui est celui des plongeurs, nous donne un exemple :

« C'est un spectacle instructif de regarder un garçon entrer dans la salle à manger d'un hôtel. Au moment où il franchit la porte un changement soudain s'opère en lui. La position de ses épaules change ; la saleté, la précipitation, l'énerverment, tout s'est envolé en un instant. Il glisse sur le tapis avec l'air solennel d'un prêtre. Je me rappelle notre maître d'hôtel, un fougueux Italien, s'arrêtant à la porte de la salle à manger pour apostropher son apprenti qui avait cassé une bouteille de vin. Brandissant le poing au-dessus de sa tête, il hurlait (heureusement la porte était plus ou moins insonorisée) : « *Tu me fais**... - Tu te prends peut-être pour un garçon, espèce de petit bâtard? Toi, un garçon! Tu n'es même pas bon à nettoyer le plancher dans le bordel d'où sort ta mère. *Maquereau* *! » Les mots lui manquant, il se retourna vers la porte, et, au moment où il l'ouvrit, il lâcha une dernière injure de la même manière que le seigneur Western dans *Tom Jones*. Puis il entra dans la salle à manger et la traversa majestueusement, son plat à la main, gracieux comme un cygne. Dix secondes plus tard, il s'inclinait respectueusement devant un client. Et on ne pouvait s'empêcher de penser, à le voir s'incliner et sourire avec ce sourire bénin du garçon bien stylé, que le client devait rougir d'avoir un tel aristocrate pour le servir¹⁶. »

Un autre observateur anglais, note :

« La servante en question - son nom était Addie, comme je le découvris- et les deux serveuses se comportaient comme des gens qui jouent dans une pièce. Elles entraient majestueusement dans la cuisine comme si elles passaient de la scène dans la coulisse, en portant haut leurs plateaux et avec une expression tendue et hautaine encore sur le visage ; elles se détendaient un moment en s'affairant fébrilement à recharger leurs plateaux, et repartaient en glissant, le visage recomposé pour faire une nouvelle apparition. La cuisinière et moi étions abandonnées comme des machinistes de théâtre dans les coulisses ; et, comme si nous avions entrevu un autre monde, nous attendions presque les applaudissements du public invisible¹⁷. »

* En français dans le texte.

¹⁶ George Orwell, *Down and Out in Paris and London*, Londres, Secker and Warburg, 1951, pp. 68-69.

¹⁷ Monica Dickens, *One Pair of Rands*, Londres, Michael Joseph, Mermaid Books, 1952, p. 13.

Le déclin du service domestique a imposé à la ménagère bourgeoise des changements rapides, du type de ceux que décrit George Orwell. Lorsqu'elle sert à dîner à des amis, elle doit organiser le travail salissant de la cuisine de façon à pouvoir passer alternativement du rôle de domestique à celui de maîtresse de maison, en modifiant son activité, ses manières et son humeur selon qu'elle entre dans la salle à manger et qu'elle en sort. Les manuels de savoir-vivre donnent des instructions utiles pour faciliter ces changements ; ils indiquent par exemple que, si la maîtresse de maison doit se retirer dans une région postérieure pendant un long moment, par exemple pour aller faire les lits, le maître de maison sauvera les apparences en emmenant les invités faire un petit tour dans le jardin. La frontière séparant région antérieure et région postérieure existe partout dans notre société. Comme on l'a vu, la salle de bain et la chambre à coucher, dans tous les intérieurs, sauf ceux des basses classes, sont des endroits d'où l'on peut exclure le public que l'on admet dans le « living-room ». Les corps que l'on nettoie, que l'on habille et que l'on maquille dans ces pièces de la maison, sont présentés aux amis dans d'autres pièces. Dans la cuisine on fait évidemment pour la nourriture ce que l'on fait pour le corps humain dans la salle de bains et la chambre à coucher. C'est, en fait, le recours à ces procédés de mise en scène qui distingue le mode de vie bourgeois de celui des basses classes. Mais dans toutes les classes de notre société on a tendance à établir une distinction entre le devant et le derrière de l'habitation. La façade de devant est en général relativement bien décorée, bien réparée et entretenue tandis que la façade de derrière est en général peu engageante. Corrélativement, les personnes socialement majeures entrent par devant, alors que les personnes socialement mineures - les domestiques, les livreurs, et les enfants - entrent le plus souvent par derrière. Si l'on a l'habitude des aménagements scéniques dans et autour d'une habitation, il en est d'autres que l'on remarque moins. Dans les quartiers résidentiels américains, les garçons de huit à quatorze ans et le personnel de service se rendent compte que les entrées qui donnent sur les petites rues de derrière et sur les ruelles latérales conduisent quelque part et qu'on peut les emprunter; ils voient ces passages d'un point de vue dynamique qu'ils perdent avec l'âge. De même, les concierges et les femmes de ménage perçoivent distinctement les petites portes qui conduisent aux régions postérieures des grands immeubles commerciaux et connaissent à fond le système de transport destiné au service, qui sert à transporter le matériel malpropre : pour faire le ménage, les accessoires de grande dimension et qui sert aussi à les transporter elles-mêmes. On trouve un semblable aménagement dans les magasins où certains endroits « derrière le comptoir » et l'arrière-boutique servent de régions postérieures. Etant donné les valeurs d'une société déterminée, il est évident que certains endroits, par rapport aux régions avoisinantes, ne peuvent pas ne pas servir de coulisses et que cette caractéristique leur est matériellement inhérente. Dans notre société, l'art du décorateur se charge souvent de réaliser cette distinction pour nous, en réservant les couleurs sombres et la brique sans revêtement aux parties des immeubles consacrés au service et le plâtre blanc aux régions antérieures. Des éléments d'équipement fixe renforcent la permanence de cette division. Les employeurs complètent cette harmonie en embauchant des gens d'apparence peu séduisante pour travailler dans la région postérieure et en plaçant les gens qui « font bonne impression » dans les régions antérieures. Les réserves où s'opère le travail qui ne fait pas grande impression peuvent être utilisées non seulement pour les activités qui doivent être cachées au public, mais aussi pour les activités qui peuvent être cachées mais qui ne le sont pas nécessairement. Comme Everett C. Hughes l'a montré¹⁸, les employés noirs obtiennent plus facilement un poste dans les usines américaines si on peut, comme c'est le cas pour les chimistes, les éloigner des principaux secteurs de travail de l'usine. (Ce qui précède implique une sorte de répartition écologique bien connue mais peu étudiée.) Et souvent on attend de ceux qui travaillent en coulisses qu'ils se conforment à des normes

¹⁸ Au cours d'un séminaire, à l'université de Chicago.

techniques alors qu'on attend de ceux qui travaillent dans la région antérieure qu'ils se conforment plutôt à des normes expressives. La décoration et les éléments fixes du lieu où l'on donne habituellement une représentation, aussi bien que la représentation elle-même et les acteurs qui y participent, confèrent généralement à ce lieu une sorte de prestige ; même lorsque la représentation habituelle n'est pas en train de s'y dérouler, l'endroit tend à conserver dans une certaine mesure son caractère de région antérieure. Par exemple, une cathédrale et une salle de classe gardent un peu de leur atmosphère même lorsqu'on y fait des réparations; et, bien que les ouvriers ne se comportent pas de façon très respectueuse en faisant leur travail, leur manque de respect tend à se structurer de façon spécifique, en prenant précisément pour thème les sentiments qu'en un sens ils devraient éprouver mais qu'ils n'éprouvent pas. De même, certains endroits peuvent être assimilés à des refuges où les normes sociales se relâchent en sorte qu'on peut les identifier à des régions postérieures: c'est le cas, par exemple, des pavillons de chasse ou des vestiaires dans les installations des sociétés sportives. Les stations estivales semblent aussi jouir en permanence d'un climat de tolérance en ce qui concerne la façade, puisqu'elles permettent à des gens, par ailleurs très conventionnels, de se montrer en public dans des tenues qu'ils ne porteraient pas, en temps ordinaire, devant des étrangers. C'est le cas également des repaires de criminels et mêmes de leurs environs, dans lesquels il n'est pas nécessaire de continuer à jouer la comédie de la « légalité ». On peut en trouver un exemple intéressant à Paris :

« Au XVII^e siècle donc, pour devenir un Argotier accompli, il était nécessaire non seulement de demander l'aumône comme n'importe quel mendiant ordinaire, mais aussi d'avoir la dextérité du coupe-bourse et du voleur. On devait acquérir ces talents dans des lieux qui servaient habituellement de rendez-vous à la lie de la société, et que l'on connaissait généralement sous le nom de *Cour des Miracles*. Ces maisons, ou plutôt ces repères avaient reçu ce nom, s'il faut en croire un écrivain du début du XVII^e siècle, « parce que les truands... et bien d'autres, qui avaient été toute la journée des paralytiques, des stropiats, des hydropiques, accablés de toutes sortes de maux physiques, rentraient le soir à la maison en portant sous le bras une entrecôte de bœuf, un rôti de veau, ou une épaule de mouton, sans oublier une bouteille de vin accrochée à leur ceinture, et qu'en entrant dans la cour ils jetaient leurs béquilles, reprenaient leur air de santé et leur bonne mine, et, à l'imitation des antiques bacchanales, ils exécutaient toutes sortes de danses en bondissant leurs trophées pendant que l'aubergiste préparait leur souper. Peut-il y avoir un plus grand *miracle* que celui auquel on peut assister dans cette cour, où les paralytiques se lèvent et marchent¹⁹. »

Dans des régions postérieures de ce type, le fait même qu'on ne cherche pas à faire impression tend à conférer à l'interaction son style particulier, en amenant les personnes présentes à agir comme si elles se connaissaient intimement sous tous les rapports. Si l'on tend le plus souvent à identifier définitivement un lieu comme la région antérieure ou comme la région postérieure d'une représentation à laquelle il est régulièrement associé, il existe cependant beaucoup de régions qui peuvent fonctionner, à un moment donné et d'un certain point de vue, comme une région antérieure et à un autre moment, et d'un autre point de vue, comme une région postérieure. Ainsi par exemple, si le bureau personnel d'un cadre constitue sans aucun doute une région antérieure dans la mesure où la qualité de son matériel de bureau exprime avec force son statut dans l'organisation, c'est aussi le lieu où il peut ôter sa veste, défaire sa cravate, garder une bouteille d'alcool à portée de la main, et agir de façon familière et même tapageuse

¹⁹ Paul La Croix, *Manners, Custam, and Dress during the Middle Ages and during The Renaissance Period*, Londres, Chapman and Hall, 1876, p. 471.

avec des collègues du même grade que lui²⁰. De même, une entreprise commerciale qui utilise du papier à en-tête de luxe pour la correspondance avec les personnes extérieures à la maison, suit peut-être par ailleurs ce conseil :

« Il faut subordonner le choix du papier pour la correspondance interne à des considérations d'ordre économique plus qu'à des considérations d'ordre protocolaire. Papier ordinaire, papier de couleur, papier à stencil ou papier imprimé - tout est bon lorsque « ça ne sort pas de la famille²¹. »

Et pourtant les mêmes donneurs de conseils admettent qu'il y a des limites à cette définition de la situation du point de vue des coulisses :

« On peut aussi utiliser le papier personnalisé pour bloc-notes, habituellement destiné à rédiger des notes rapides pour le travail interne du bureau. Une précaution toutefois : les cadres subalternes ne devraient pas commander de tels bloc-notes pour leur usage personnel, si commode que ce soit. Tout comme le tapis sur le parquet et le nom sur la porte, le bloc-notes personnalisé est dans certains bureaux un symbole lié à un certain statut²². »

De même, une famille peut utiliser, le dimanche matin, le mur qui entoure sa maison pour cacher un reposant laisser-aller dans la tenue vestimentaire et un relâchement de la politesse, et répandre, dans toutes les pièces de la maison, un climat de familiarité habituellement limité à la cuisine et aux chambres à coucher. De même, dans les quartiers bourgeois américains, l'après-midi, la limite entre le terrain de jeu des enfants et la maison peut être définie comme une région postérieure par les mères, qui passent tout le long de cette zone en pantalon et trotteurs, avec un minimum de maquillage, la cigarette pendant au coin de la bouche, tout en poussant des voitures d'enfants, et en « parlant boutique» sans se gêner avec leurs « collègues ». Ainsi également dans les quartiers ouvriers de Paris, de bon matin, les femmes considèrent qu'elles ont le droit d'étendre la région postérieure au cercle des boutiques du voisinage et elles descendent chercher du lait et du pain frais, en faisant claquer leurs pantoufles, en peignoir, avec leur filet à cheveux et sans maquillage. On peut voir dans les grandes villes américaines des mannequins portant la robe dans laquelle on va les photographier se hâter à travers les rues des beaux quartiers, en faisant très attention et en oubliant dans une certaine mesure les gens qui les entourent ; une boîte à chapeaux à la main, un filet protégeant leur coiffure, elles peuvent se préoccuper non pas tant de produire une impression que d'éviter de déranger leur tenue pendant le trajet jusqu'à l'immeuble servant de toile de fond, devant lequel leur véritable

²⁰ Le fait qu'on peut transformer un petit bureau personnel en région postérieure, en s'arrangeant pour être la seule personne à l'occuper, est une des raisons pour lesquelles les sténo-dactylos préfèrent parfois travailler dans un bureau personnel plutôt que dans un de ces grands services qui prennent tout un étage, et dans lesquels il risque d'y avoir toujours quelqu'un devant qui il faut maintenir l'impression qu'on travaille avec ardeur. Dans un petit bureau, au contraire, quand le patron n'est pas là, on peut se dispenser de faire semblant de travailler et on peut abandonner sa réserve. Voir Richard Rencke, *The Status Characteristics of Jobs in a Factory*, unpublished Master's thesis, University of Chicago, Department of Sociology, 1953, p. 53.

²¹ *Esquire Etiquette*, p. 65.

²² *Ibid.*, p. 65.

représentation, la représentation photographiée, va réellement commencer. Evidemment, une région antérieure où s'exécute la représentation régulière d'une routine déterminée peut se transformer en région postérieure avant et après chaque représentation. Il est possible, en effet, que, dans les intervalles entre les représentations, on répare le matériel installé dans la région, qu'on le rénove et qu'on le dispose d'une autre façon, ou encore que les acteurs y fassent leurs répétitions. Pour le constater, il suffit de jeter un coup d'œil dans un restaurant, un magasin, ou un appartement quelques minutes avant l'heure d'ouverture. D'une manière générale, on voit que, lorsqu'on parle de régions antérieure et postérieure, on se place toujours du point de vue d'une représentation déterminée, et on indique ainsi la fonction que tel ou tel endroit se trouve remplir à un moment donné pour une représentation considérée.

On a vu que les gens qui coopèrent à la réalisation de la même représentation d'équipe ont tendance à instaurer des rapports de familiarité entre eux. Cette familiarité tend à ne s'exprimer que lorsqu'il n'y a pas de public, car elle donne de l'acteur et de son équipier une impression qui est habituellement incompatible avec celle qu'ils veulent produire devant le public. Dans la mesure où la caractéristique des régions postérieures est d'être interdites aux membres du public, il s'ensuit qu'une familiarité réciproque tend à s'instaurer dans ces régions alors qu'un climat de cérémonie prédomine dans les régions antérieures. Partout dans la société occidentale, on observe la coexistence d'un langage familier du comportement ou langage des coulisses et d'un langage du comportement réservé aux occasions où l'on donne une représentation. Le langage des coulisses consiste à s'appeler les uns les autres par le prénom, à proférer des jurons, à faire ouvertement des remarques d'ordre sexuel, à émettre des grognements, à fumer, à s'habiller de façon négligée, à se tenir assis ou debout dans une attitude « avachie », à utiliser un dialecte ou une langue argotique, à marmonner et à crier, à taquiner et à faire des blagues aux gens, à manquer d'égards pour les autres dans des actes apparemment mineurs mais qui peuvent être dotés d'une signification symbolique, à se laisser aller physiquement à des incorrections mineures telles que fredonner, siffloter, mâchonner, grignoter, éructer et émettre des flatuosités. On peut considérer le langage du comportement de la région antérieure comme l'absence (et en un certain sens comme le contraire) de toutes ces manifestations. Le comportement des coulisses se caractérise généralement par l'existence d'actes mineurs qui symbolisent l'intimité et l'irrespect pour les autres personnes présentes et pour la région, alors que ces actes virtuellement offensants sont exclus du comportement de la région antérieure. Le comportement des coulisses présente ce que les psychologues pourraient appeler un caractère de « régression », et l'on peut se demander si une région postérieure donne aux individus l'occasion de régresser ou si la régression, au sens clinique, est une conduite de région postérieure adoptée à contretemps pour des raisons qui ne sont pas socialement acceptables. En adoptant le style de la coulisse, les gens peuvent transformer n'importe quelle région en coulisses. Ainsi, dans beaucoup d'établissements, les acteurs s'approprient une partie de la région antérieure et, en y agissant de façon familière, la retranchent symboliquement du reste de la région. Par exemple, dans certains restaurants américains, en particulier dans les « gargotes », les membres du personnel installent leur lieu de ralliement très loin de l'entrée ou très près de la cuisine, et, là, se conduisent, du moins à certains égards, comme s'ils se trouvaient dans les coulisses. De même, pendant les vols de nuit, lorsqu'il n'y a pas trop de passagers, une fois terminées leurs tâches initiales, les hôtesses peuvent s'installer dans le siège de queue, échanger leurs escarpins réglementaires contre des mocassins, allumer une cigarette, et créer ainsi une zone discrète de détente hors service, qui, à l'occasion peut s'élargir jusqu'à englober un ou deux passagers parmi les plus proches. Plus fondamentalement encore, il n'existe pas, dans la réalité concrète des conduites qui seraient toutes de spontanéité ou au contraire d'autres qui seraient tout entières de cérémonie, bien qu'on ait habituellement tendance à orienter la définition de la situation dans l'une de ces deux directions. On ne rencontre pas de cas purs dans la mesure où les individus qui composent une équipe pour une représentation donnée tendent à se séparer en acteurs et en public pour une

autre représentation, et, à l'inverse, dans la mesure où ceux qui se distinguent en acteurs et public au cours d'une représentation peuvent tendre à former une équipe lors d'une autre représentation. C'est pourquoi, dans une situation concrète, on peut s'attendre à la prédominance d'un style ou de l'autre, avec des sentiments de culpabilité ou d'incrédulité relatifs au mélange réel ou à l'équilibre réalisé entre les deux styles.

Du fait que, dans une situation concrète, l'activité est toujours un compromis entre le style cérémonieux et le style familier, on peut signaler trois sortes de restrictions couramment apportées à la familiarité des coulisses. Tout d'abord, en l'absence du public, chaque membre de l'équipe désire vraisemblablement donner l'impression qu'on peut lui confier les secrets de l'équipe et qu'il ne risque pas de mal jouer son rôle quand le public sera là. Bien que chaque membre de l'équipe tienne à ce que le public le considère comme un personnage estimable, il est probable qu'il désire être regardé par ses équipiers comme un acteur loyal et bien discipliné. Ensuite, il y a souvent dans les coulisses des moments où les acteurs doivent se remonter mutuellement le moral et entretenir l'impression que le spectacle qu'ils vont présenter va se dérouler de façon satisfaisante ou encore que le spectacle qu'ils viennent de présenter n'a pas si mal marché. Enfin, si l'équipe contient des acteurs qui se différencient en fonction des divisions sociales fondamentales (âges, groupes ethniques, etc.), alors la liberté de l'activité de coulisse rencontre certaines limitations arbitraires. A cet égard, il n'est pas douteux que la distinction la plus importante est la distinction de sexe ; il semble en effet qu'il n'existe pas de société où les membres des deux sexes, aussi étroitement liés qu'ils soient, ne maintiennent pas certaines apparences les uns devant les autres. En Amérique, par exemple, voici ce qu'on apprend sur les chantiers navals de la Côte Ouest :

« Dans leurs rapports habituels avec les ouvrières, la plupart des hommes étaient polis et même galants. Comme les femmes s'introduisaient dans les bateaux et dans les baraques les plus reculées du chantier, les hommes, avec prévenance, ôtèrent des murs leur exposition de nus et de gravures pornographiques et les reléguèrent dans l'obscurité du coffre à outils. Par respect pour la présence des « dames », ils améliorèrent leurs manières, se rasaient plus souvent, et s'exprimaient sur un ton radouci. L'interdiction des écarts de langage, lorsqu'on se trouvait à portée de voix des femmes, était si rigoureuse qu'elle en était amusante, d'autant plus que les femmes elles-mêmes faisaient souvent avec éclat la preuve que les mots interdits ne leur étaient pas inconnus et qu'ils ne les gênaient pas. Pourtant j'ai souvent vu des hommes qui voulaient parler vertement, et qui avaient une bonne excuse pour le faire, se mettre à rougir, pleins d'une confusion soudaine, et baisser la voix jusqu'au murmure en prenant conscience de la présence d'un public féminin. Aussi bien lorsqu'ils prenaient leurs repas en compagnie des ouvrières que dans les bavardages de rencontre, pour tout ce qui touchait les rapports personnels, même dans le cadre peu intime des chantiers, les hommes conservaient presque intégralement les modèles de comportement qu'ils pratiquaient chez eux: le respect pour l'épouse honnête et la bonne mère de famille, l'amitié prudente avec la sœur, et même l'affection protectrice pour la benjamine inexpérimentée de la famille²³. »

Chesterfield fait une remarque semblable à propos d'une autre société :

« Dans les réunions mixtes, avec des égaux (dans les groupes mixtes tout le monde est sur un pied d'égalité, dans une certaine mesure), on a plus de liberté et de facilités; mais elles trouvent aussi leurs limites dans la *bienséance**. Il y a un indispensable respect social; vous pouvez aborder votre propre sujet de conversation avec modestie, en prenant grand soin, toutefois, de ne jamais parler de cordes dans la maison d'un pendu*. Vous disposez d'une plus grande liberté

²³ K. Archibald, *op. cit.*, p. 16-17.

* En français dans le texte.

dans vos paroles, vos gestes, vos attitudes, encore qu'elle ne soit en aucune façon illimitée. Vous pouvez mettre les mains dans les poches, prendre du tabac, vous asseoir, vous tenir debout, ou marcher de temps en temps, à votre gré; mais je crois que vous ne trouveriez pas très *bienséant* * de siffler, de mettre votre chapeau, de dégrafer vos jarrettières ou vos boucles, de vous étendre ou de vous coucher sur un divan et de vous vautrer dans un fauteuil. Ce sont là des écarts et des libertés qu'on peut se permettre uniquement lorsqu'on est absolument seul ; ils sont insultants pour des supérieurs, choquants et offensants pour des égaux, outrageants pour des inférieurs²⁴. »

Les données recueillies par Kinsey sur la force du tabou de la nudité entre mari et femme, en particulier dans la génération précédente de la classe ouvrière américaine, viennent étayer ce point de vue²⁵. La pudeur n'est évidemment pas la seule force en jeu dans ce cas. Ainsi, deux informatrices de l'île de Shetland affirmaient qu'elles porteraient toujours une chemise de nuit pour se coucher après leur mariage, non pas par pure et simple pudeur, mais parce que leurs silhouettes s'écartaient par trop de ce qu'elles considéraient comme le type physique idéal de la femme moderne. Elles pouvaient désigner une ou deux de leurs amies qui, prétendaient-elles, n'avaient pas besoin de s'embarrasser de ces scrupules et il est probable qu'une soudaine perte de poids aurait atténué leur modestie. Lorsqu'on dit que les acteurs agissent d'une façon relativement familière, spontanée, détendue, pendant qu'ils sont en coulisse, il ne faudrait pas en conclure que les aspects agréables des rapports humains - la politesse, la cordialité, la générosité, et le plaisir qu'on prend à la compagnie des autres - sont toujours réservés aux gens qui se trouvent dans les coulisses et que la suspicion, la morgue et les démonstrations d'autorité sont réservées à l'activité de la région antérieure. Au contraire, il semble que souvent l'on réserve tout ce qu'on peut avoir d'enthousiasme et d'intérêt chaleureux à ceux devant qui on donne une représentation, et que le signe le plus sûr de la solidarité des coulisses soit de croire qu'on peut sans danger se laisser aller à une mauvaise humeur agressive faite d'irritation morne et silencieuse. Alors que chaque équipe est bien placée pour se rendre compte des aspects déplaisants, « non représentés », de son propre comportement de coulisse, il n'est guère vraisemblable qu'elle puisse en faire autant en ce qui concerne les équipes avec lesquelles elle entre en interaction. Lorsque les élèves quittent la salle de classe et sortent pour une récréation marquée par la familiarité et le relâchement de la conduite, bien souvent ils ne se rendent pas compte que leurs maîtres se sont retirés dans une « salle des professeurs » pour jurer et fumer, dans une espèce de récréation caractérisée également par un comportement de coulisse. On sait qu'une équipe à un seul membre peut se faire une idée assez sinistre d'elle-même et que plus d'un psychologue a pour tâche d'atténuer ce sentiment de culpabilité. Le psychologue gagne sa vie en racontant à des gens ce qui se passe dans la vie d'autres gens. Cette lucidité sur soi-même et ces illusions sur le compte des autres constituent l'un des moteurs importants de la mobilité sociale et aussi l'une des raisons essentielles pour lesquelles cette mobilité est décevante, qu'il s'agisse de mobilité ascendante, descendante ou latérale. En essayant d'échapper au dualisme qui s'instaure entre comportement de région antérieure et comportement de région postérieure, les individus peuvent croire que, dans la nouvelle position qu'ils s'efforcent d'acquérir, ils seront effectivement le personnage projeté par les individus occupant cette position, sans être en même temps en représentation. Mais lorsqu'ils y parviennent, ils constatent que leur nouvelle situation a des ressemblances inattendues avec la précédente dans la mesure où, en chaque cas, il y a présentation d'une façade pour un public, le présentateur étant toujours obligé d'effectuer un travail douteux et mensonger de mise en

²⁴ *Letters of Lord Chesterfield to His Son*, Everyman's ed., New York, Dutton, 1929, p. 239.

²⁵ Alfred C. Kinsey, Wardell B. Pomeroy and Clyde E. Martin, *Sexual Behaviour in the Human Male*, Philadelphie, Sanders, 1948, p. 366-67.

scène.

La familiarité vulgaire est parfois perçue comme une donnée culturelle qui serait par exemple, caractéristique de la classe ouvrière, mais non pas des individus de condition élevée. En réalité, cette différence de comportement s'explique par le fait que les personnes de haut rang ont tendance à agir en petites équipes et à consacrer une grande partie de leur temps à des représentations verbales, alors que les membres de la classe ouvrière tendent à former de grandes équipes et à passer la majeure partie de leur temps dans les coulisses ou en représentations non verbales. Ainsi, plus on s'élève dans la pyramide des statuts, plus le nombre de personnes avec lesquelles on peut être familier diminue, moins on passe de temps dans les coulisses, et plus on a de chances d'être contraint à la politesse comme à la bienséance. Cependant, quand le moment et l'entourage s'y prêtent, des acteurs dotés d'un caractère presque sacré agissent, et sont tenus d'agir, de façon tout à fait vulgaire. Toutefois, pour des raisons de nombre et de stratégie, si l'on peut savoir que les travailleurs ont des manières de région postérieure, on a peu de chances, en revanche, d'apprendre que des lords font de même. La situation des chefs d'Etat, qui n'ont aucun coéquipier, constitue un intéressant cas-limite. Parfois ils recourent à un groupe de vieux amis auxquels ils donnent, par courtoisie, rang de coéquipiers lorsque le moment est venu de prendre un peu de détente, ce qui constitue un exemple de cette fonction de « camaraderie » examinée plus haut. Les officiers de la maison du roi remplissent souvent cet office, comme Frederik Ponsonby le montre dans sa description de la visite que fit le roi Edward en 1904 à la cour du Danemark :

« Le dîner comportait plusieurs services et de nombreux vins et durait habituellement une heure et demie. Nous passions tous ensuite en nous donnant le bras au salon, où de nouveau le roi du Danemark et toute la famille royale danoise s'installaient en cercle autour de la pièce. A huit heures, nous nous retirions dans nos chambres pour fumer mais, comme la suite danoise nous accompagnait, la conversation se limitait à des questions polies sur les coutumes des deux pays. A neuf heures, nous retournions au salon où nous jouions à des jeux de société, généralement au *Loo*^{*}, sans enjeux. A dix heures, nous étions miséricordieusement libérés et on nous permettait de regagner nos chambres. Ces soirées étaient une dure épreuve pour tout le monde, mais le roi se comportait comme un ange, jouant au whist, qui était alors complètement passé de mode, des parties dont le point ne coûtait pas cher. Après une semaine de ce régime, cependant, il décida de jouer au bridge, mais seulement après que le roi du Danemark serait allé se coucher. Nous enduremes la routine habituelle jusqu'à dix heures, puis le prince Demidoff, de la légation russe, vint dans les appartements royaux, et joua au bridge avec le roi, Seymour Fortescue et moi-même, en mettant le point à un prix passablement élevé. Nous continuâmes ainsi jusqu'à la fin du séjour et c'était un plaisir de pouvoir se reposer de la raideur de la cour danoise²⁶. »

Enfin, il faut noter que la familiarité mutuelle que des individus coopérant à une représentation peuvent se manifester hors de la présence du public et qui constitue une manière possible de se comporter en région antérieure (et d'y jouer un personnage) peut conduire à traiter le comportement de détente comme une représentation. On peut se croire obligé, lorsqu'on est en coulisse, d'adopter des façons familières pour dépouiller son personnage, en sorte qu'on finit par mettre encore plus d'affectation dans la détente après la représentation que dans la représentation elle-même.

L'analyse de l'utilité du contrôle sur la région postérieure et les difficultés qui surgissent du point de vue dramaturgique lorsqu'on ne peut pas exercer ce contrôle conduit logiquement à étudier

* Jeu de cartes.

²⁶ F. Ponsonby, *op. cit.*, p. 269.

le problème du contrôle de l'accès à la région antérieure qui suppose préalablement l'élargissement du cadre initial de référence. On a déjà vu qu'il existait deux types de régions délimitées, à savoir les régions antérieures où une représentation déterminée se déroule ou peut se dérouler, et les régions postérieures où se produit une action en rapport avec la représentation mais incompatible avec l'apparence que celle-ci entretient. On peut ajouter, semble-t-il, une troisième région, résiduelle, constituée par tous les lieux autres que les deux régions déjà recensées et que l'on peut désigner comme « région extérieure ». L'idée d'une région extérieure qui n'est ni antérieure ni postérieure par rapport à une représentation déterminée s'accorde avec l'idée que le sens commun se fait des organisations sociales car, lorsqu'on considère la plupart des immeubles, on y trouve, à l'intérieur, des pièces régulièrement ou provisoirement utilisées comme régions postérieures et comme régions antérieures et on constate que les murs extérieurs de l'immeuble isolent les deux types de pièces du monde extérieur. On peut appeler « personnes extérieures » les gens qui se trouvent hors de l'établissement. Bien que la notion d'extérieur soit claire, elle peut, faute d'être maniée avec prudence, induire en erreur et provoquer des confusions car, lorsqu'on passe de l'examen de la région antérieure ou postérieure à celui de la région extérieure, on risque de changer de point de référence en substituant une représentation à une autre. Etant donné une représentation en cours comme point de référence, les individus qui se trouvent à l'extérieur sont ceux pour lesquels les acteurs donnent réellement ou bien peuvent à l'occasion donner une représentation, mais une représentation (comme on le verra) différente de la représentation en cours ou au contraire tout à fait semblable. Lorsque des personnes extérieures entrent inopinément dans la région antérieure ou postérieure d'une représentation en cours, la conséquence de leur présence intempestive apparaît souvent beaucoup mieux au niveau des effets sur une représentation différente qu'au niveau des effets sur la représentation en cours - la représentation différente étant celle que les acteurs ou le public présenteraient habituellement devant les gens de l'extérieur à un moment et en un lieu où ces derniers constitueraient le public normalement attendu. Il faut prendre d'autres précautions encore dans l'utilisation des concepts. Le mur qui sépare les régions antérieure et postérieure de l'extérieur remplit une fonction évidente dans la représentation mise en scène dans ces régions, mais il faut considérer la décoration extérieure de l'immeuble en partie comme un aspect d'une autre représentation et il est parfois possible que cette dernière fonction soit la plus importante. Par exemple, on rapporte à propos des maisons d'un village anglais, que :

« La qualité du tissu des rideaux qu'on trouve aux fenêtres de la plupart des maisons du village varie en raison directe de la visibilité générale de chaque fenêtre. On peut trouver les « meilleurs » rideaux là où ils sont le plus largement visibles et leur qualité est de loin supérieure à celle des rideaux qui se trouvent à des fenêtres cachées au public.. Bien plus, on utilise couramment cette sorte de tissu qui porte un dessin imprimé sur une face seulement, en faisant en sorte que le dessin soit tourné vers l'extérieur. Cette façon d'utiliser le tissu le plus « à la mode » et le plus coûteux pour qu'il fasse le meilleur effet est précisément un moyen d'acquérir du prestige²⁷. »

On a vu précédemment que les acteurs ont tendance à donner l'impression - ou bien à ne pas contredire l'impression - que le rôle qu'ils jouent présentement est leur rôle le plus important et que les attributs qu'ils revendiquent, ou ceux qu'on leur prête, sont leurs attributs les plus essentiels et les plus caractéristiques. Lorsque des individus assistent à une représentation qui ne leur était pas destinée, ils peuvent par conséquent perdre leurs illusions sur cette représentation aussi bien que sur celle qui leur était destinée. L'acteur de son côté peut en être

²⁷ W. M. Williams, *The Sociology of an English Village*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1956, p. 112.

embarrassé, comme le montre Kenneth Burke :

« Nous sommes tous, avec nos réponses compartimentées, comme l'homme qui se conduit en tyran dans son bureau et en femmelette au milieu de sa famille, ou bien comme le musicien qui se montre plein d'assurance dans son métier et effacé dans ses relations personnelles. Cette dissociation devient un obstacle lorsqu'on essaie d'unifier ces compartiments; par exemple, si l'homme qui se comporte en tyran au bureau et en femmelette à la maison devait soudain devenir l'employeur de sa femme ou de ses enfants, il trouverait son procédé de dissociation inadéquat et pourrait se sentir désorienté et tourmenté²⁸. »

Ces problèmes peuvent devenir particulièrement aigus lorsque l'une des représentations de l'individu repose sur une mise en scène minutieuse. D'où les réflexions désabusées d'Hermann Melville sur le comportement de son capitaine qui, à bord, l'ignorait mais qui, au contraire, lorsqu'ils se rencontrèrent par hasard dans une réunion mondaine à Washington après le service de Melville, se montra aimable avec lui :

« Et bien que, tant que nous étions à bord de la frégate, le capitaine ne s'adressât jamais personnellement à moi de quelque façon que ce fût - ni moi à lui -, néanmoins, à la réception du ministre, nous devînmes *alors* extrêmement bavards l'un avec l'autre. Mais je ne manquai pas d'observer qu'au milieu de cette foule de dignitaires étrangers et de magnats de tous les coins de l'Amérique, mon digne ami ne se montrait pas aussi superbe que lorsqu'il s'appuyait, solitaire, à la rampe en cuivre de la passerelle du *Neversink*. Comme beaucoup d'autres gentlemen, il ne se montrait à son avantage, et n'était traité avec la déférence la plus grande, qu'au cœur de son domaine : la frégate²⁹. »

La solution de ce problème consiste pour l'acteur à séparer ses différents publics de sorte que les gens qui le voient dans l'un de ses rôles ne le voient pas dans un autre. Ainsi, certains prêtres canadiens français ne veulent pas mener une vie si austère qu'ils ne puissent plus aller à la plage se baigner avec des amis, mais ils considèrent qu'il vaut mieux se baigner avec des personnes qui n'appartiennent pas à leur paroisse, dans la mesure où la familiarité qu'impose la plage est incompatible avec la distance et le respect qui sont de rigueur dans la paroisse. Le contrôle de la région antérieure est un moyen de séparer les publics. L'impossibilité de maintenir ce contrôle laisse l'acteur dans l'ignorance du personnage qu'il risque de devoir jouer d'un moment à l'autre et lui rend difficile l'obtention d'un succès dramatique dans n'importe lequel des rôles qui s'offrent à lui. Et dans cette logique on comprend facilement le patron de drugstore qui, s'étant comporté comme un mercanti avec une cliente munie d'une ordonnance, prend l'instant d'après son allure digne, désintéressée, médicale, professionnellement irréprochable, pour servir quelqu'un qui demande un timbre à trois *cents* ou une crème glacée au chocolat³⁰. Il faut bien voir que, de même qu'il est utile pour l'acteur d'écarter du public les gens qui le voient dans une représentation différente et incompatible avec celle du moment, de même il lui est utile d'écarter du public les gens devant qui il a donné dans le passé une représentation incompatible avec la représentation en cours. Les personnes qui ont une forte mobilité sociale, ascendante ou descendante, réalisent cette ségrégation des publics de façon saisissante parce qu'elles ont l'assurance de quitter leur lieu d'origine. Et, de même qu'il est commode de jouer ses différentes

²⁸ Kenneth Burke, *Permanence and Change*, New York, New Republic Inc., 1953, p. 309.

²⁹ Herman Melville, *White Jacket*, New York, Grove Press, p. 277.

³⁰ Voir A. Weinlein, *op. cit.*, p. 147-48.

routines devant des personnes différentes, de même il est commode de séparer les différents publics d'une même routine : on peut ainsi faire croire à chacun d'eux que, si la même routine est accomplie devant d'autres publics, aucun autre n'assiste à une représentation aussi attrayante. Là encore, le contrôle de la région antérieure est important. En programmant de façon convenable les représentations, il est possible non seulement de maintenir une séparation entre les différents publics (en apparaissant devant eux dans différentes régions antérieures, ou bien dans une même région, mais successivement), mais encore il est possible de se ménager quelques instants entre les différentes représentations afin de se dégager psychologiquement et physiquement de sa façade personnelle en même temps qu'on en adopte une nouvelle. Cependant, des problèmes peuvent surgir, dans ces organisations où les mêmes membres de l'équipe ou bien des membres différents doivent s'occuper de différents publics en même temps. Si les différents publics se trouvent à portée de voix les uns des autres, il est difficile de donner à chacun d'eux l'impression qu'on lui réserve un traitement spécial et exclusif. Par exemple, si une maîtresse de maison souhaite faire à chacun de ses invités un accueil ou des adieux particulièrement chaleureux - c'est-à-dire donner à chacun une représentation particulière - alors elle doit s'arranger pour le faire dans un vestibule séparé de la pièce où se tiennent les autres invités. Lorsqu'une entreprise de pompes funèbres est obligée d'organiser deux cérémonies le même jour, elle doit également guider les deux publics à travers l'établissement de telle sorte que leurs chemins ne se croisent pas, sous peine de détruire en chacun des publics le sentiment qu'il est comme chez lui dans l'établissement. De même, chez les marchands de meubles, un employé qui tente de détourner un client d'un mobilier vers un autre qui coûte plus cher doit veiller à maintenir son public hors de portée de voix d'un autre employé qui tente peut-être de détourner un autre client d'un mobilier encore meilleur marché vers le mobilier dont le premier employé essaie de détourner son propre client; en effet, dans ce cas-là, le mobilier décrié par un employé n'est autre que le mobilier vanté par l'autre employé³¹. Si des murs séparent les deux publics, l'acteur peut entretenir l'impression souhaitée en se précipitant d'une région à l'autre. Ce procédé de mise en scène, possible avec deux cabinets de consultation, est de plus en plus en faveur chez les dentistes et les médecins américains. Lorsque la dissociation des publics échoue et qu'une personne de l'extérieur tombe sur une représentation qui ne lui était pas destinée, de difficiles problèmes de maîtrise des impressions surgissent. On peut mentionner deux techniques de conciliation pour régler ces problèmes. En premier lieu, tous ceux qui font déjà partie du public peuvent se voir soudainement octroyer et peuvent accepter un statut provisoire de région postérieure et se faire complices de l'acteur pour passer, de façon abrupte, à une action susceptible d'être observée par l'intrus. Ainsi un mari et sa femme en train de se chamailler et soudainement mis en présence d'un invité qu'ils ne connaissent pas depuis longtemps mettent de côté leurs querelles intimes et rétablissent entre eux des rapports presque aussi courtois et aussi bienveillants que les sentiments affichés à l'intention du nouveau venu. On écarte les rapports, aussi bien que les types de conversation, que l'on ne peut pas partager avec le troisième partenaire. C'est pourquoi en général, si l'acteur veut donner au nouvel interlocuteur le traitement auquel celui-ci a été habitué, il doit passer rapidement de la représentation qu'il était en train de donner à une représentation que le nouveau venu considérera comme appropriée. Il est rare que ce changement s'exécute suffisamment en douceur pour laisser au nouveau venu l'illusion que la représentation soudainement mise en train est naturelle à l'acteur. Et, même si l'on parvient à obtenir ce résultat, le public déjà présent risque de penser que ce qu'il avait pris pour le moi profond de l'acteur n'était pas tellement profond en définitive. On peut donc s'accommoder d'une intrusion en faisant adopter aux personnes présentes une nouvelle définition de la situation à laquelle puisse s'associer l'intrus. Une deuxième façon de résoudre le problème consiste à accueillir sans hésitation l'intrus comme quelqu'un qui n'aurait pas cessé d'être présent dans la région. De cette façon on peut

³¹ Voir Louise Conant, « The Borax House », *The American Mercury*, XVII, p. 172.

poursuivre la même représentation, presque sans changements, mais en y englobant le nouveau venu. Ainsi, quand quelqu'un rend visite à ses amis et les trouve en train de donner une réception, il est d'ordinaire accueilli bruyamment et on le presse amicalement de rester. Dans l'hypothèse où l'accueil manquerait d'enthousiasme, la constatation qu'il a été écarté de la réunion pourrait discréditer la façade d'amitié et d'affection qui prévaut entre l'intrus et ses hôtes en d'autres occasions. Cependant, aucune de ces techniques ne semble être très efficace. Quand des intrus entrent dans une région antérieure, les acteurs engagent sur le champ la représentation qu'ils leur donnent à un autre moment ou en un autre lieu ; et cette soudaine précipitation à changer le cours de l'action provoque pour le moins une confusion passagère dans le déroulement de la routine déjà en cours. Les acteurs se trouvent momentanément tiraillés entre deux réalités possibles et, faute de pouvoir échanger des signaux, les membres de l'équipe peuvent n'avoir aucune indication quant à la ligne d'action qu'ils doivent adopter; il est à peu près inévitable qu'une certaine gêne s'ensuive. Dans de telles conditions, on comprend qu'on n'accorde à l'intrus ni l'un ni l'autre des traitements de conciliation mentionnés, mais que l'on agisse comme s'il n'était pas là, ou plus exactement qu'on lui demande, sans y mettre de formes, de rester dehors.